

A un enfant

Laisse en tes yeux si purs et si beaux d'innocence

Tristes plonger mes yeux,

Car j'ai besoin de voir aux regards de l'enfance

Se réfléchir les cieux.

L'aspect doux et serein de ta naïve joie

Calmera pour un jour

Ces orages brûlants qui me livrent en proie

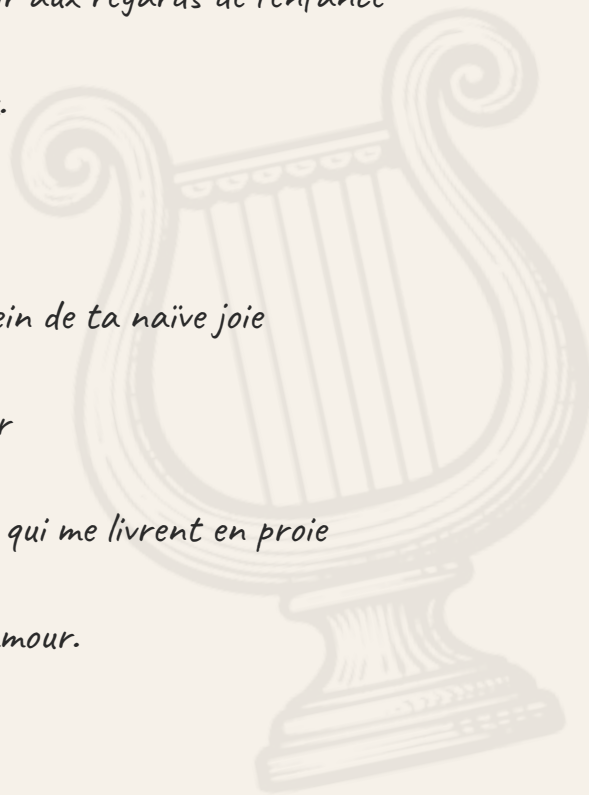
Aux tourments de l'amour.

Fuis-les ces ouragans, courbe ta blonde tête,

Enfant, quand ils viendront ;

Car on garde longtemps d'une telle tempête

L'empreinte sur le front.



Mais si Dieu l'a voulu, jette au cou de ta mère

Tes deux bras défaillants ;

Une mère a toujours ses bras prêts, quand la terre

Manque à nos pas tremblants.

Une mère, vois-tu, c'est là l'unique femme

Qu'il faille aimer toujours,

A qui le ciel ait mis assez d'amour dans l'âme

Pour chacun de nos jours.

Aux suaves accords de sa voix douce et tendre

Endormi mollement,

Enfant aimé ta mère, aime-la sans apprendre

Que l'on aime autrement.

Aimer ! parole triste, insultante ironie

Pour qui vit un matin,

Mot fatal, et qui n'a d'écho dans cette vie

Qu'amertume et dédain !

Oh ! choisir une femme et créer autour d'elle

Tout un monde enchanté,

Et vouloir seulement pour la faire immortelle

Une immortalité !

A ses moindres discours suspendre tout son être,

Ému d'un doux espoir,

Et mourir tout le jour, hélas ! à se promettre

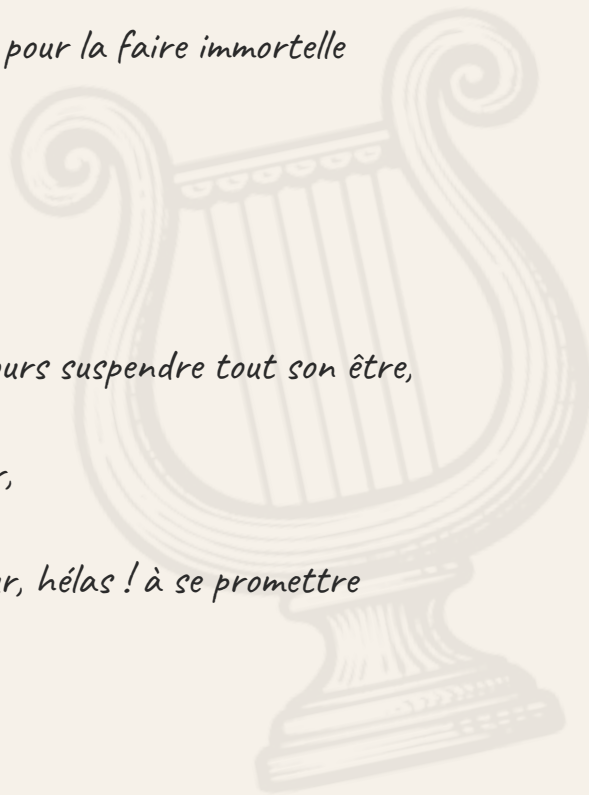
Un sourire, le soir !

Et lorsque ce regard que le regard mendie

On n'a pu l'obtenir,

Sentir avec terreur à l'âme anéantie

Echapper l'avenir ;



A la vie, au bonheur, dans sa douleur farouche,

Jeter un morne adieu,

Tomber à deux genoux le front contre sa couche

Et s'écrier : « Mon Dieu !

« Au lieu de les laisser l'un sur l'autre descendre

Si pesants à mon cœur,

Mon Dieu ! ne pouvez-vous ensemble les reprendre

Tous ces jours de malheur ? »

Épuiser ces tourments qu'en ce monde où nous sommes

On ne peut exprimer,

Lentement en mourir, dans la langue des hommes

Cela s'appelle aimer !

Antoine de Latour (1808-1881)